

ques années trop tard à mon sens, que vous avez été marié une première fois et même que vous avez eu un enfant de ce premier mariage.

» La comtesse de Lersant, qui vous a accordé la main de sa pupille, partage, monsieur, tous mes pénibles regrets.

» Vous êtes irréprochable au point de vue des lois ; je crois devoir vous en féliciter.

» L'êtes-vous également vis-à-vis de notre famille ? je vous en laisse juge.

» Votre fille du premier lit, Mlle Marcelle Durantais, que vous ramenez en Bretagne, a, m'assure-t-on, une fortune indépendante ; je m'en réjouis sincèrement.

» Mais Mme Durantais, Gilbert et Léonie, ses enfants, ne sauraient en aucune manière bénéficier de l'aisance de cette mineure. (Vous me pardonnerez, monsieur, de parler presque en légiste, je n'use qu'à contre-cœur de ce style.)

» Par un motif de plus, monsieur, vous souffrirez donc que notre sollicitude redouble envers Mme Durantais et ses enfants, car notre intérêt pour eux s'accroît à un degré que votre délicatesse vous fera comprendre.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre obéissant serviteur.

» Le comte de LERSANT. »

» P. S. Mme Durantais refuse de recevoir la présente lettre des mains de Mme la comtesse de Lersant qui me supplie de l'anéantir. *Ces dames en ignorent absolument le contenu.* Elle s'imaginait sans doute que j'ai eu la maladresse de sortir des bornes des convenances envers le mari de notre meilleure amie. Mais moi qui ai scrupuleusement pesé chacune de mes moindres expressions, j'ai hâte, monsieur, de vous faire connaître toute ma pensée, avec la franchise d'un militaire, avec la droiture d'un homme d'honneur.

» Veuillez, de nouveau, agréer mes salutations.

» Comte de L. »

Emilien traduisit au fur et à mesure ces phrases sèchement polies :

— « *Quelques années trop tard* » signifie que j'ai abusé de leur confiance, que j'ai voulu à toute force épouser la fortune et la dot de Clarisse.

« Je suis irréprochable devant les lois, » mais devant les lois seulement ; on veut rompre avec moi toutes relations, on brise les derniers liens

de famille avec une courtoisie mille fois plus cruelle que des injures. Et, comme j'ai ruiné Clarisse, on me reproche jusqu'aux biens que possède Marcelle. Puis-je désormais trouver humiliant qu'on accable ma femme de présents de tous genres ? mais sans cela elle vivrait aux dépens de sa belle-fille. M. le comte de Lersant est susceptible pour la pupille de Mme la comtesse... Et moi, ai-je droit d'être fier désormais ? je ne suis qu'un indigne trompeur ! J'ai déguisé la vérité par mon silence ; ma délicatesse doit me faire comprendre que je suis indélicat ! *En homme d'honneur*, on me déclare que j'ai forfait à l'honneur. Vos expressions sont scrupuleusement pesées, M. le comte !... Mais la forme n'emporte pas le fond, et je... »

Emilien, même mentalement, ne put achever par une menace, la voix de sa conscience lui criait :

— Non ! il ne m'accuse pas à tort ! les apparences me condamnent, et plus que les apparences !... Il a le droit d'être sévère, je n'ai pas celui d'être ingrat !... Ce n'est que trop vrai, mon Dieu ! je les ai tous trompés !

Alors cette nature mobile et faible, tout à l'heure follement irritée, tomba dans un découragement profond.

La lettre qu'il froissait avec rage, s'échappa de ses mains, la rougeur lui monta au visage, des larmes baignèrent ses yeux, des sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

Marcelle aussitôt courut à lui, et l'embrassant avec effusion, elle dit à Clarisse :

— Vous faites pleurer mon père, vous !... Vous êtes une méchante !

Clarisse pourtant repoussait ses propres enfants et, s'approchant de son mari, lui disait avec tendresse :

— Je suis innocente du contenu de cette lettre. Je t'aime, j'aime tes trois enfants ; courage, Emilien, mon ami !... »

Emilien prit la main de Clarisse et la portant à ses lèvres :

— Tu es un ange ! tu pardonnes toujours !

Puis il dit à Marcelle :

— Tu te trompes, ma fille, elle est bonne, elle m'aime bien, ce n'est pas elle qui m'a fait pleurer... Embrasse-la !... Obéis donc !

Marcelle se rappela les ordres de Corentine, elle obéit à son père ; elle obéit, c'est-à-dire qu'elle reçut froidement un baiser sans le rendre.

Mais elle dut essuyer à son front deux larmes brûlantes de Clarisse sa marâtre.

Dès que les trois enfants eurent été emmenés dans leur chambre, Emilien resté en tête-à-tête avec sa jeune femme reconnut tous ses torts mais fit valoir éloquemment les circonstances qui les atténuèrent :

Ce n'était point par un calcul intéressé qu'il avait cru devoir cacher l'existence de Marcelle. Il voulait d'abord tout déclarer avec une loyale franchise ; mais à mesure que son amour avait grandi, la crainte d'essuyer un refus fit chanceler sa résolution ; il renvoya de jour en jour un aveu, qu'il n'osa plus faire, au moment où il vit ses vœux comblés par Clarisse, la comtesse et le comte de Lersant.

— Il y allait du bonheur de ma vie, dit Emilien avec effusion, je t'aimais comme je t'aime, comme je t'aimerai toujours ! Je tremblai de te perdre ; je gardai le silence. Je fus coupable... Eh bien ! si tu n'étais pas à moi, Clarisse, si l'on pouvait encore me refuser ta main, et pourtant si, dans l'avenir, j'apercevais les maux dont je souffre aujourd'hui, non ! je n'hésiterais pas à commettre la même faute ! Plus tu te montres généreuse et dévouée, plus tu opposes de douceur à mes emportements, de sagesse à ma folie, d'indulgence à mon injustice, plus je t'aime et moins je pourrais me résigner à vivre sans ton amour !

Clarisse était consolée, Clarisse était radieuse ; Emilien ajouta en lui tendant la lettre du comte de Lersant :

— Il a le droit de m'écrire ainsi, j'en conviens ! mes réticences m'ont justement attiré cette leçon sévère ; il a raison !... mais, si j'avais parlé trop tôt, moi, serais-tu ma femme, Clarisse ? la mère de mes enfants, mon amie, mon ange consolateur !... On m'humilie froidement, et ma fierté subit la torture, mais je suis à tes genoux, et je baise tes mains, et tu me pardonnes !

— Oui, Emilien, avec bonheur ! dit Clarisse de sa voix la plus tendre ; mais combien de souffrances tu te serais épargnées à toi-même en me disant plus tôt la vérité ? Je t'en aurais gardé le secret, Emilien, et avec le concours d'Ismène, j'aurais peut-être détourné l'orage. Je me serais faite ta complice, Emilien ; j'aurais pris sur moi toute la faute, j'aurais dit que je sa-

vais tout avant notre mariage, et qu'en te taisant tu cédaï à mes conseils...

Emilien soupira, puis transporté de reconnaissance :

— O Clarisse ! dit-il, je ne suis pas digne d'une compagne telle que toi !

— Ne devais-tu pas être sûr que ta fille serait ma fille, poursuivit la jeune femme, que je l'aimerais, parce que je t'aime, et qu'enfin je serais heureuse de rendre à une orpheline les bienfaits que d'autres m'ont prodigués à moi orpheline comme elle !

— Tiens, Clarisse ! reprit Emilien, je voulais répondre en homme à M. le comte de Lersant ; moi aussi, j'aurais mesuré mes expressions, mais je l'aurais blessé à mon tour. Je lui aurais fait sentir qu'il ne doit sa position de fortune qu'à son mariage et qu'il jouit des biens d'une famille étrangère à la sienne, puisque tout ce qu'il possède provient du marquis de Ponthervé.

— O mon Dieu ! s'écria Clarisse avec effroi, jure-moi de ne jamais rien dire de semblable !...

— Je te le jure ! Clarisse ! Pour te donner la preuve de mon repentir, je te ferai le sacrifice de ma vengeance ! Je supporterai des outrages qui me déchirent le cœur, je garderai le silence. Tu répondras toi-même, et ma cause, j'en suis sûr, sera noblement défendue !

Clarisse devait s'acquitter de cette mission délicate avec une exquise délicatesse.

## XXII.

## LE MAL DU PAYS.

La réponse de Clarisse au comte de Lersant, chef-d'œuvre de grâce, de bon goût et de sensibilité, le pénétra d'admiration. Il la relut à plusieurs reprises, et plus vivement touché chaque fois, il dit à Ismène :

— Madame, je regrette que Clarisse ne soit pas ma fille à moi, mais elle est digne d'être la vôtre ; vous l'avez élevée, vous l'avez formée. Si je suis ravi de sa noblesse de cœur, je n'en suis pas surpris !

— Edouard, répondit Ismène, vous me comblez de joie en parlant ainsi ; vous aimez donc Clarisse comme je l'aime !

— Continuez à la protéger, ma chère amie. Ne négligez rien pour la rendre moins à plaindre. Qu'elle sache bien que notre maison est toujours la sienne, son asile et celui de ses enfants...

— Edouard, vous dépassez mon espérance ! Mais, à votre tour, qu'allez-vous lui répondre ?

Le comte de Lersant dit avec un accent de tristesse :

— Rien, Ismène, rien ! car malheureusement sa lettre n'a pu changer mes convictions sur le compte de M. Durantais. Il vous appartiendra, mon amie, d'apporter à cette jeune femme des paroles de conciliation. Vous pourrez même être indulgente envers son mari. Quant à moi, je ne regrette point qu'il n'ait pas su implorer mon pardon ; car j'aurais été forcé, par amour pour vous, par égards pour sa femme, de céder à sa prière, et je n'aime pas à être en relations avec des gens de son caractère faux et sans consistance.

Ismène alla voir Clarisse ; elle s'efforça de prendre à l'égard d'Emilien une position de neutralité affectueuse. Les portes de l'hôtel de Ponthervé restèrent donc fermées pour lui. Son orgueil, l'une des faiblesses humaines qu'on travestit le plus souvent en force de volonté, ne lui permit pas de se les faire rouvrir par une démarche directe. Il n'en fut que plus cruellement affecté d'être contraint à profiter toujours des libéralités de la comtesse. Son humeur devint irascible et taciturne.

Faute de cette équitable fermeté qui doit être la première qualité d'un père de famille, la paix s'éloigna de nouveau de son ménage. Son intérieur devint un enfer qu'il fuyait souvent, mais où plus souvent encore il faisait acte d'autorité de manière à paralyser tous les sages efforts de Clarisse.

Malgré les leçons qu'il n'avait cessé de recevoir, il persévéra misérablement dans son système de réticences.

Marcelle qu'il gâtait était innocemment injuste, car elle se sentait forte des ordres de son père. Elle ne nomma ni Saint-Loup, ni les Roverin ; elle devait sembler obstinée et sournoise. Elle ne pouvait avoir assez de discernement pour jouer un rôle au-dessus de son âge. Son père la forçait à dissimuler, et le mensonge était contraire à son naturel expansif ; elle fut revêche avec toute la rudesse d'une enfant de la campagne.

Clarisse, chargée de son éducation, rencontrait à chaque instant des obstacles inconcevables qui provenaient, comme l'on voit, d'Emilien lui-même.

La comtesse de Lersant n'avait pas toléré que sa protégée, que sa fille, ainsi qu'elle l'ap-

pelait encore souvent, continuât à se servir. C'était choquant, et ce n'eût guère été possible dans le bel appartement de la rue Richelieu qu'elle lui donna. Les Durantais avaient donc une bonne à tout faire, Clarisse n'ayant jamais voulu accepter d'autre domestique, malgré tout ce que put dire la noble Ismène. Elle se réserva, par conséquent, le soin exclusif des enfants, tâche douce et facile pour une mère, mais qui allait devenir amère et pénible, car, loin de diminuer, l'aversion de Marcelle ne cessa de s'accroître.

Lorsque Clarisse lui ôta ses vêtements de paysanne pour lui mettre une jolie robe de ville, elle pleura et trépigna :

— Elle ne voulait pas être habillée en Parisienne, elle voulait toujours porter le costume de sa vraie mère.

Mais ce n'est point possible à Paris, mon enfant ! dit Clarisse.

— Pourquoi pas ? Est-ce qu'on ne peut pas s'y habiller comme l'on veut ?

Emilien dut intervenir.

Marcelle lui obéit aussitôt avec une soumission charmante.

— Clarisse ne sait pas s'y prendre ! dit-il avec humeur — parole fâcheuse qui attrista la jeune mère de famille et qui semblait justifier la désobéissance de l'enfant.

Chaque usage, chaque nécessité de la vie parisienne, motivait des scènes analogues.

Habitée au grand air et à la liberté des champs, Marcelle ne rencontrait que gêne et contrainte à Paris, où elle vivait les trois quarts du temps enfermée.

Emilien partait dès le matin pour son bureau, souvent sans l'avoir vue ; voulait-elle aller l'y embrasser, Clarisse qui l'en empêchait lui paraissait tyrannique.

— Est-ce que Corentine lui refusait jamais de la mener aux champs dire bonjour à son père nourricier ? Le bureau n'était qu'à deux pas de la maison : pourquoi la retenir ? Elle ne serait absente que peu de minutes.

— Votre père est très occupé, vous le dérangeriez, disait Clarisse ; je ne suis pas habillée et ne puis vous conduire.

— J'irais bien toute seule.

— Il n'est pas convenable à Paris qu'une petite jeune personne aille toute seule dans la rue.

— Paris ! murmurait Marcelle, toujours Paris !... Oh ! Corentine avait bien raison de le haïr, leur Paris !

Les violentes impressions de la première soirée combinées avec les souvenirs du pays, les propos de Corentine et les instructions d'Emilien avaient augmenté sa sauvagerie native. De défiante, elle devint ombrageuse ; bientôt une mélancolie profonde s'empara d'elle. Souvent elle pleurait sans motifs ; elle restait immobile et pensive pendant des heures entières, elle pâlisait, elle maigrissait ; Emilien alarmé de ce changement s'en prit à Clarisse qui, de son côté, ne put s'empêcher de se plaindre à Ismène.

Ismène lui conseilla de redoubler de douceur envers Marcelle, mais de combattre avec énergie l'injustice de son mari :

— Nous te soutiendrons jusqu'au bout dans cette lutte, dit-elle, car, enfin, nous ne pouvons supporter que tu sois toujours la victime !

Clarisse par bonté, voulut plusieurs fois causer avec Marcelle de sa chère nourrice Corentine et de son village de Bretagne.

Marcelle se taisait et boudait aussitôt ; quelquefois elle fondait en larmes et s'enfuyait dans la chambre voisine.

Un jour, pressée de questions affectueuses, elle hésita un instant ; peut-être fut-elle ébranlée par les doux accents de Clarisse, mais, tenace enfant nourrie d'un lait breton, elle obéit aux volontés de son père, et répondit avec répugnance en baissant les yeux :

— Tout ça ne vous regarde pas, vous !

— Très bien ! dit Clarisse trop sage pour en vouloir à une enfant de onze ans de ne pas savoir mesurer ses expressions ; mais dès qu'Emilien rentra elle lui rendit compte de cette réponse étrange.

— Eh ! que t'importe, répartit Emilien, Marcelle a raison, pourquoi l'accabler de questions oiseuses ?

— Il m'importe peu, répliqua Clarisse, que votre fille Marcelle soit bien ou mal élevée, si vous chargez de son éducation une autre que moi ! Mais vous me l'avez confiée, et je m'étonne à la fin que l'on veuille en quelque sorte me dérober son passé. Marcelle n'a pas répondu d'elle-même... c'est avec difficulté, je m'en suis aperçue, qu'elle m'a repoussé encore aujourd'hui.

— Eh bien ! s'il faut vous l'avouer, Marcelle m'obéissait.

— Je l'avais deviné. Pourquoi donc lui donner de tels ordres ; expliquez-vous !

— Je veux qu'elle oublie des impressions d'enfance déjà beaucoup trop vives. Le mieux

est donc de ne pas l'en entretenir ; pouvais-je me douter que vous ne sentiriez pas cela de vous-même ?

— Je n'ai jamais oublié, moi, dit Clarisse, les années que j'ai passées chez mon pauvre père Joseph Roverin ! Je ne puis voir la maison où ma mère est morte sans que mon cœur tressaille et que les larmes me viennent aux yeux. J'étais plus jeune pourtant que Marcelle ne l'est aujourd'hui, lorsque j'en suis sortie pour n'y plus rentrer !... Je me rappelle, comme si c'était hier, le jour de la vente à la criée... Il me semble que mon malheureux père est encore là devant moi, avec ses yeux recouverts d'un bandeau et avec mon petit frère Pierre-Paul sur les genoux !...

Pourquoi Marcelle n'était-elle point présente lorsque Clarisse s'exprima de la sorte ? Mais l'enfant de Bretagne dormait en ce moment et rêvait peut-être à Corentine, à Renée, à Tanguy, qui priaient pour son bonheur, peut-être à son bon ami Pierre-Paul, le jeune père du Moire, qui pleurait d'être séparé d'elle.

— J'étais plus jeune et surtout moins intelligente et moins raisonneuse que votre fille, poursuivit Clarisse, et pourtant je n'ai rien oublié... Non, rien ! pas même cet élégant monsieur qui fut sur le point de se faire adjuger le piano de ma mère ! — Oh ! le vilain homme avec ses gros sourcils noirs ! Je suis fâché de vous le dire, Emilien ! mais votre baron de Minalès m'a toujours paru lui ressembler...

— Allons donc ! interrompit Emilien avec un geste d'humeur.

— Et ce piano, ce piano que je touche, ajouta Clarisse, c'est pour moi ce que doit être pour Marcelle la chaumière de Corentine, les bois, les prés de sa ferme et ce village enfin dont, je ne sais pourquoi, l'on me cache jusqu'au nom !

— Voici un autre grief !... répartit Emilien blessé au défaut de la cuirasse. Le village s'appelle *Lavignais* ; il est situé en haute Bretagne, sur les bords du Coësnon. Que voulez-vous encore ? le nom de la ferme de Corentine ? c'est La Plantelle. Le nom du bien de Marcelle ? c'est La Grainée... Allons ! questionnez-moi, je suis prêt à subir votre interrogatoire...

Si Emilien avait répondu avec franchise, il eût nommé *Saint-Loup*, et Clarisse eût reconnu le nom de la paroisse de son père. Mais, avant de dire le reste de la vérité, il voulait que Marcelle fût mariée ou majeure, à moins pourtant

que la justice ne mit la main sur le malfaiteur qui avait tenté de la tuer.

Opiniâtre comme il l'était, il se résignait à dix ans de faux-fuyants et à de petits mystères d'intérieur, au lieu de parler une bonne fois en homme et en maître, en père et en époux. Aussi la question pendante ne fut-elle pas tranchée; elle ne devait pas tarder à se représenter sous une autre forme.

L'enfant ayant écrit une lettre, Clarisse voulut naturellement en prendre connaissance; mais Marcelle parlait sans détours à Corentine, de Saint-Loup et de tous les Roverin, et surtout de son ami Pierre-Paul. Elle racontait ses chagrins en son style naïf, et disait en finissant :

« Il y a des jours que je voudrais être à la place de Plantiau, qui vous voit et qui vous caresse tant qu'il lui plaît. »

Clarisse étendit la main; Marcelle plia la lettre et voulut la cacher.

— Attends, mon enfant, tout à l'heure, dit Clarisse.

— Pourquoi donc? fit la cauteleuse petite campagnarde.

— Mais parce que je dois lire ce que tu as écrit.

— Vous! s'écria Marcelle avec effroi.

— Sans doute; les mères lisent toujours les lettres de leurs filles....

Marcelle, toute tremblante, se rapprocha de la cheminée :

— Eh bien? disait Clarisse.

— Voyez! s'écria Marcelle en jetant sa lettre au feu; vous ne la lirez pas!... vous ne la lirez pas!...

Et à ces mots, elle fondit en larmes :

— Je ne puis pas même leur écrire, dit-elle; ah! je suis trop malheureuse!... Corentine! Renée! Tanguy! mon Dieu!...

— Marcelle! dit Clarisse d'un ton sévère, vous écriviez donc de moi bien du mal?

— De vous, répondit Marcelle, je n'en parlais seulement pas.

— Mais alors pourquoi brûler cette lettre?

— Pour vous empêcher de la lire.

— Mais pourquoi encore?

— Parce que... parce que... murmura Marcelle en balbutiant et en sanglotant; tout à coup, frappant du pied :

— Qu'est-ce que ça vous fait donc à vous? dit-elle de son ton le plus farouche.

— Vous êtes grossière Marcelle! s'écria Clarisse avec autorité.

L'enfant ne répliqua rien.

— Allons! répondez-moi poliment, mademoiselle!

— Je ne sais pas quoi répondre, madame.

— Appelez-moi maman; votre papa le veut et vous l'a ordonné.

— C'est vrai, *maman*; je vous appellerai *maman*! dit Marcelle aussitôt.

Puis elle alla pleurer dans sa chambre, laissant Clarisse non moins affligée que surprise de son mélange d'obstination et d'obéissance.

Emilien, mais cette fois en présence de Marcelle, donna tort à Clarisse, qui s'emporta contre lui :

— Eh quoi! dit-elle, vous tolérez, vous excusez une résistance semblable! Vous me mettez à bout de patience!...

— Marcelle est malade, je ne veux pas qu'on la contrarie!

— Ai-je donc rien exigé d'injuste; pourra-t-elle écrire en Bretagne à mon insu?

— Oui, dit Emilien, qui prit son chapeau et sortit.

— Cette vilaine petite sottise paysanne aura donc toujours raison contre moi! s'écriait en même temps Clarisse qui, toute bouleversée, se rendit chez la comtesse de Lersant.

Toutes les tentatives pour conquérir la confiance de Marcelle avaient échoué. Marcelle était affectueuse pour son petit frère, sa petite sœur, les voisins, la servante, pour tout le monde; elle ne lui témoignait à elle qu'antipathie et répugnance. Elle refusait de répondre à ses questions les plus simples, et elle obéissait aux moindres volontés de son père.

— C'est intolérable! s'écriait Clarisse; tenez! cette enfant met bien l'orthographe; elle calcule sans fautes, elle a de bons éléments d'histoire, de géographie et même de dessin.

— Qui donc a pu lui apprendre tout cela dans son village? interrompit la comtesse.

— Etonnée comme vous l'êtes, je le lui ai demandé; elle m'a boudé, elle a obstinément refusé de me le dire.

Marcelle ne devait ni ne voulait nommer Pierre-Paul.

— A chaque instant, poursuivait Clarisse, elle est un brandon de discorde; vous me voyez désespérée.

— Patience et courage, mon enfant! attendons encore un peu; j'irai te voir tous les jours pendant l'absence de ton mari. Je tâcherai de t'aider! Evitons un éclat, s'il est possible!

Clarisse plus froide et plus sévère après des scènes comme celle qu'on vient de raconter, devait paraître méchante à Marcelle qui minait le mal du pays.

Marcelle avait l'imagination vive et l'esprit frappé, elle devint languissante, elle s'étiolait. Elle avait besoin d'épancher son jeune cœur, et son père lui-même, lorsque, chose rare, il était seul avec elle, évitait de lui parler du village.

Une barrière fatale s'élevait entre elle et Clarisse; Clarisse pourtant, la voyant souffrante, fut saisie d'une tendre pitié et, de sa voix la plus caressante :

— Ecoute, mon enfant, lui dit-elle, je vais m'adresser à ton jugement. Tu es intelligente; tu me comprendras bien. J'étais malade le soir de ton arrivée à Paris; tu as eu peur de moi; tu m'as parlé durement, m'en suis-je fâchée? Non! j'ai attendu, et j'ai toujours tâché d'être bonne pour toi. Je t'ai traitée mieux que Gilbert et que Léonie, parce que tu es l'aînée. Quel mal t'ai-je fait? dis-le moi: pourquoi ne veux-tu pas m'aimer!

Marcelle écoutait attentive, les yeux fixés sur Clarisse, émue déjà, résistant encore pourtant, Clarisse redoubla de douceur :

— Tu es sensible, Marcelle; tu ne fais de mal à personne, pourquoi m'en fais-tu? mon bonheur dépend de toi seule. Je ne demande que d'être ta mère, tu refuses d'être ma fille. Tu n'as que des secrets pour moi, tu te serres le cœur, ouvre-le; nous nous aimerons bien et tu seras heureuse.

Marcelle fut tentée de se précipiter dans les bras de Clarisse, qui dit encore en lui prenant la main :

— Allons! promets-moi de m'aimer, je t'en prie... je t'en prie!

— Je voudrais bien, mais je ne peux plus!... s'écria Marcelle en pleurant. Vous n'êtes pas Corentine, vous, avec vos grands yeux noirs qui roulent!... Vous êtes la Parisienne, et tous ceux que j'aime sont là-bas, bien loin... bien loin!

Les pleurs de Marcelle redoublèrent; Clarisse l'attira sur son cœur; elle se laissa faire sans effort, mais elle ne se calmait pas; les noms de tous ses amis du village se mêlaient à ses sanglots: — Tanguy et Renée, Briec, Julien, Mariette, Périne et Denise, Aubin Gillet Suzanne et Laure de Beauval, elle les appela tous, excepté Pierre-Paul.

Dix fois elle fut sur le point de proférer son

nom, dix fois elle eut la force de se taire; mais ses larmes coulaient toujours, elle sanglotait, elle tremblait comme une feuille; elle eut des spasmes nerveux et enfin de violentes convulsions.

Clarisse épouvantée envoya chercher le médecin et fit prévenir son mari qui accourut boulevé :

— Ma fille! Marcelle! en un pareil état! s'écria-t-il avec terreur. Que s'est-il donc passé, madame? L'auriez-vous maltraitée?

— Ah! s'écria Clarisse, cette enfant est ici pour notre malheur à tous!

— Elle y restera, je le veux! dit Emilien d'une voix terrible. Mais secourez-la donc! soignez-la! sauvez-la!...

— Monsieur! répartit d'un ton sévère une femme qui, pendant cette scène, venait d'entrer sans être vue, prenez-y garde, vous maltraitez ma fille, à moi!

Clarisse, éperdue, se jeta dans les bras de la comtesse de Lersant.

Emilien se retourna, et demeura stupéfait en voyant Marcelle dans ceux de Corentine.

## XXIII.

## ALARMES.

Depuis la lecture des mémoires de son père, depuis le départ subit de Marcelle, Pierre-Paul était plongé dans une tristesse qu'on respectait au Moire, que l'on partageait chez les Morgan. Il recherchait la solitude, mais n'emportait plus ses livres lorsqu'il allait faire paître les troupeaux.

A quoi bon augmenter la somme de ses connaissances?

— N'en savait-il point bien assez pour vivre paysan?

Il avait autrefois espéré qu'en cultivant son esprit il se rapprochait de la fille de M. Durantais; désormais une barrière insurmontable s'élevait entre elle et lui.

Sa mélancolie profonde engendrait un découragement que Corentine crut devoir combattre.

— Mon cher enfant, lui dit-elle, si j'ai eu l'imprudence de favoriser ton penchant pour Marcelle, c'est une raison de plus pour que j'essaie de te consoler. Ne te laisse point abattre, Pierre-Paul; sois paysan, mais ne renonce pas à tes études.

— Pourquoi? répondit le jeune gars; pour-